



## CETTE CHOSE INDISPENSABLE QUI RESTE INVISIBLE ET QUE JE SAIS VOIR ET ENTENDRE

CORRESPONDANCE 1962-1988

LETTRES

ANNA WAISMAN ET ANDRÉ NEHER

*Une conversation exaltante entre l'artiste Anna Waisman et le penseur juif André Neher. Où dominant le chemin spirituel et la quête de lumière.*

TTTT

« Nous ne le “connaissions” pas encore entièrement, et sans doute ne le connaissons-nous jamais intégralement, tant il se renouvelle par quelque face encore inconnue. Mais nous l'aimons intensément et, déjà – sans toutefois que nous ne lui ayons encore trouvé une place définitive, mais peut-être devra-t-il errer de lieu en lieu – il est profondément en nous, avec nous. » Cet enfant symbolique se nomme Jérémie. Il n'est pourtant pas fait de chair et d'os, mais de plâtre blanc, « taillé directement dans la matière ». Sculpté et offert par l'artiste Anna Waisman (1928-1995) à André et Renée Neher, le visage de Jérémie est venu illuminer l'existence de ce couple d'intellectuels qui n'aura jamais d'enfant. « Votre Jérémie me bouleverse [...]

parce que j'y retrouve effectivement le relief authentique de ce que Jérémie a été pour moi-même, dans l'effort de ma propre recherche. Je l'accepte donc avec gratitude, avec joie », écrit ainsi à la sculptrice, le 15 octobre 1962, le rabbin André Neher (1914-1988). Quelques mois auparavant, troublée par un autre de ses ouvrages, *Notes sur Qohélet*, Anna Waisman, « descendue très bas dans les ténèbres », avait contacté le professeur vivant à Strasbourg, figure centrale des études juives et cheville ouvrière des Colloques des intellectuels juifs de langue française, pour lui faire part du chemin qui l'avait elle-même menée au judaïsme : « en sculptant les lettres hébraïques dans la pierre... » Et, en effet, *Cette chose indispensable qui reste invisible et que je sais voir et en-*

*tendre*, magnifique correspondance illustrée, socle d'une amitié créatrice, entre Anna Waisman et André Neher, n'est, entre 1962 et 1988, qu'affaire de lettres et de LETTRES, comme s'en amuse, dans une missive de 1975, le philosophe qui joue aussi souvent ici, à travers ses silences, un rôle psychanalytique. La jeune femme autodidacte, d'origine juive polonaise, est une ancienne danseuse professionnelle de l'Opéra de Strasbourg, où elle entra à l'âge de 16 ans, à la Libération, avant de devenir étoile au sein des Ballets d'Amérique latine, qui la firent voyager dans le monde entier. « J'ai toujours forcé mes pieds, la pointe de mes pieds sur la terre, le regard levé vers le ciel, au-delà du ciel, ma danse », écrit-elle après avoir mis un terme à sa carrière, après une blessure, en 1957, qui la décida à sculpter et à peindre, autre façon de poursuivre sa quête effrénée, physique et spirituelle, de lumière – « l'Art, Dieu. Ils m'aspirent tous les deux » –, d'éprouver sa foi et son brûlant désir de relier la terre au ciel. La matière au vide.

« Réalité à l'état pur », et non allégorie, les lettres hébraïques qu'elle sculpte lui révèlent « que ce qui est en haut est en bas, ce qui est en bas est en haut ». Leur « morphologie [...] intrigante, me hante, me harcèle », confie-t-elle aux époux Neher : l'hermétique 'Heth, aux « racines enfoncées dans la terre » ; le troublant Teth, dont le « chapiteau se dresse vers l'infini » ; le Noun, « recroquevillé sur lui-même ». Ou leur combinaison secrète : « le Lamed enlacé avec le Beth forment la lettre Aleph dans son centre » – l'œuvre nommée *Lamed-Beth* sera achetée en 1986 par le musée des Beaux-Arts de Dijon. « À mes yeux, le seul objet abstrait qui existe en ce monde, c'est la lettre hébraïque. “Objet” parce que visible et palpable, “abstrait” parce qu'expression de la réalité spirituelle fondamentale. Elles sont le paradigme de la Création. » Sculptures, huiles, mais aussi déchirures ou lacérations sur papier, un millier d'œuvres de cette artiste abstraite majeure restent à redécouvrir. — **Juliette Cerf** | Édition établie et présentée par Sibylle Blumenfeld, avant-propos de Renée Neher et Carine Brenner, préface de Nelly Hansson, éd. de l'Éclat, 256 p., 29 €.

'Hazaq (« courage, force »), 1984. Avec la sculpture, l'ancienne danseuse étoile Anna Waisman reliait la terre au ciel.